On ira tous au paradis ou La création continue

Jean-François Poirier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/151>

DOI : 10.4000/leportique.151

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2002

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Jean-François Poirier, « On ira tous au paradis ou La création continue », *Le Portique* [En ligne], 10 | 2002, mis en ligne le 06 juin 2005, consulté le 11 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/151> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.151>

Ce document a été généré automatiquement le 11 avril 2021.

Tous droits réservés

On ira tous au paradis ou La création continue

Jean-François Poirier

- 1 L'enfance est plus proche de l'enfer que du paradis. Et c'est d'ailleurs la tradition philosophique dans son ensemble qui pense que l'enfant est un diable qu'on ne peut bonifier qu'à force de corrections. Madame Macmiche, la marâtre, qui croyait corriger méchamment un petit saint, avait eu la frayeur de sa vie en voyant que c'est le diable son comparse qu'elle allait fouetter, en effigie, sur les fesses du Bon petit Diable. L'enfant est un diable robuste, pourrait-on dire, pour paraphraser Hobbes, dont on ne peut arracher l'âme à la bête vicieuse qu'au prix de principes durement inculqués. Ce n'est qu'avec la venue des modernes que s'est fait jour cette fiction, disons à partir du XVIII^e siècle, selon laquelle l'enfant est un être paradisiaque que les adultes pervertissent, mais les enfants savent qu'il n'en est rien et les grands amoureux des enfants, Lewis Carroll, Tony Duvert, savent eux aussi qu'il n'en est rien, que les enfants sont des petits coquins, des vicelards à l'état de nature. Et si les adolescents se droguent si volontiers de nos jours, c'est parce qu'il veulent sortir de l'enfer et gravir les premiers échelons de l'échelle qui mène au paradis pour découvrir les couleurs du paradis alors qu'ils n'ont connu jusqu'alors que la grisaille du mal.
- 2 On m'a demandé de faire quelque chose sur Benjamin et le haschich mais c'est la trentième fois qu'on me sollicite pour parler de Benjamin et ceci, de Benjamin et cela (c'est d'ailleurs l'unique sollicitation que je reçoive) et je commence à en avoir marre. Je ne veux pas finir comme Adamo chantant pour la quatre millième fois : « Tombe la neige » au Paradis latin, devant un public de Japonais. Je voudrais proposer autre chose qu'une « lecture de Benjamin » ou qu'un « Benjamin lecteur de Baudelaire » pour reprendre une vieille tradition d'intitulé de thèse et concevoir ce morceau de prose sur les paradis artificiels comme une fantaisie, comme un photomontage de Sacha Stone, l'ami de Benjamin, avec ses plans successifs, qui vous dépaysent sans transition ; on partira de Soisy-sous-Montmorency où je suis né, on traversera Enghien-les-Bains où j'ai passé mon enfance, puis on empruntera l'avenue Émile que j'ai parcouru cartable à la main un nombre fini de fois mais qui m'a paru infini, pour aller de la gare au lycée

puis du lycée à la gare, d'où partait avant le Refoulons, petit train Enghien-Montmorency, puis on se dirigera vers la Siegessäule et on suivra la route de l'Orient, en obéissant ainsi au *Drang nach Osten*, pour arriver à la grande mosquée d'Istanbul, tout comme dans une célèbre photo de Sasha Stone dont l'arrière plan du Kudamm est formé par une vue de la grande mosquée de Constantinople, et poursuivre jusqu'à Bagdad, où j'espère aller, *inch'allah*, en février pour manifester ma solidarité avec les populations promises au massacre par les puissance de l'axe du bien, et pour rapporter les dernières nouvelles de Bagdad, reprenant ainsi une expression que mon père employait de manière rituelle pour toutes sortes de nouvelles, et qui devait correspondre à une gazette qui devait s'appeler sans doute *Bagdad Nachrichten* ou quelque chose dans ce goût-là, en l'honneur de l'axe Berlin-Bagdad dirigé contre les Anglais, qui devait même se matérialiser par un train Berlin-Bagdad, comme me suggère Jean-Loup à qui je me suis ouvert de mes doutes sur l'origine de cette formule. Je suivrais ainsi l'axe de ma vie qui commence dans une ville de bourgeoisie commerçante où les adolescents comme moi plongeaient dans la lecture très tôt (une éducation confinée, dépassée maintenant, mais qui l'était déjà à mon époque, en fait peu de gens de ma génération ont eu le type de jeunesse que j'ai eue) pour échapper à l'ennui mortel de la vie enghiennoise (on – en tout cas je – ne sortait jamais, on ne baisait jamais, une adolescence à la Benjamin qui remarque qu'à Naples, dans la promiscuité de la ville surpeuplée les enfants ont très tôt accès au sexe, ce qui visiblement est pour lui d'un exotisme extrême, mais cette vie confite *in libros* m'a donné une culture qui fait de moi une chose étrangère, incompréhensible pour la plupart de mes contemporains pour ne rien dire des plus jeunes, ma malchance ayant été que le savoir et la pensée, l'unique richesse dans laquelle j'ai investi, ont connu depuis vingt ans le destin de l'emprunt russe) pour aller vers Berlin à l'âge de la vingtième année, qui fut longtemps mon deuxième *Heimat* (*Vaterland*, au sens où c'était la ville dont mon père me parlait parce qu'il y était allé lui-même dans sa jeunesse) avant que ma kibla ne fasse un quart de tour et ne me conduise vers les pays musulmans, qui sont aujourd'hui les seuls où je me sens bien, où, comme le dit Jean-Loup, on rencontre des gens qui n'identifient pas ce qu'il font à ce qu'ils sont, et qui se montrent capables, comme un coiffeur d'Agadir chez qui je me faisais raser, de parler du soupçon de polythéisme qui flotte sur la Trinité ou du caractère étrangement peu divin d'un être qui pleure.

- 3 Je suis né à Soisy-sous-Montmorency en 1951 à la clinique de la Roseraie, j'ai grandi à Enghien-les-Bains et j'ai fait mes études au lycée Jean-Jacques Rousseau à Montmorency, autant dire que ce n'était ni l'époque ni le lieu où s'échangeait la drogue dans la rue et sous les porches des maisons, et les boîtes à lettres n'étaient pas encore transformées en armoires à pharmacie, on n'y trouvait que des lettres et déjà un peu de réclame mais pas de résidus de substances toxiques brûlées au briquet, ni seringues comme c'est le cas au 26, rue des Poissonniers à Paris où j'habite maintenant. Et pourtant c'est avenue Émile, très sinistre avenue qui reliait la très moche statue toute fraîche de Jean-Jacques à la jolie petite gare, maintenant disparue, d'où partait le « Refoulons », le petit train Enghien-Montmorency, bordée de ses villas où l'on s'entendait à mener une vie aussi protégée que morne, que j'ai rencontré la drogue. Je regagnais la gare pour prendre le bus de la ligne n° 12 et j'ai ramassé (j'ai toujours ramassé beaucoup de choses par terre) une feuille jaune pliée en quatre, tapée à la machine, qui était une nomenclature savante des drogues. D'où venait ce document savant dont rien ne permettait de connaître l'origine ? D'un laboratoire et elle avait

donc été perdue par un savant distrait ? J'incline plutôt à penser qu'il avait été posé là par un ange qui l'avait dérobé à la brigade des stupés, et l'avait mis sur mon chemin comme une tentation à laquelle il faut résister, tentation et mise en garde à la fois, les deux choses étant indissociables en bonne religion. Le papier que j'ai gardé pendant très longtemps dans une chemise accueillant les papiers essentiels a fini par disparaître, comme la plupart des papiers et objets essentiels que j'ai possédés, ainsi de mon premier poème (et aussi le dernier) qui contenait le mot méphitique et qui était un poème baudelairien et satanique, soit dans le fatras des papiers accumulés (j'ai tout de même été longtemps ordonné, jusqu'à l'âge de quarante ans disons, après j'ai été dépassé par ce que j'ai nommé mes archives), soit lors de réductions d'archives où je me suis débarrassé de choses jugées sur le moment superflues et que j'ai immédiatement regrettées, et de ces purges il n'est resté que le superflu à foison que j'ai toujours le plus grand mal à maîtriser (je me bats en ce moment avec une quinzaine de cageots blancs que me donne un très sympathique et très beau Noir, employé par la société Euramex, sise au rez-de-chaussée de mon immeuble, tenue par des Chinois, remplis à ras bord de « brindilles », soit toutes sortes de choses minuscules inclassables et précieuses). Je n'ai retenu que deux noms de cette liste de produits interdits : opium et laudanum. Je devais retrouver très vite ces mots, c'est d'ailleurs une expérience très commune, je crois, qu'une chose qui vous était restée inconnue pendant très longtemps, une fois connue, vienne vous narguer et se rappeler plusieurs fois de suite à votre bon souvenir, pour vous dire qu'elle a de toujours appartenu à ce trésor de toutes les formes, de tous les temps et de tous les lieux que Goethe et à sa suite Jung nomment les Mères, ainsi s'éclaire le mystère qui fait qu'on peut se rappeler les choses qu'on ne connaît ni d'Ève ni d'Adam), dans la notice du Lanson sur Baudelaire où j'appris qu'un poète besogneux n'est pas un poète qui peine à la tâche (comme cette cousine qui nous avait employé un recueil de poèmes édités à compte d'auteur, devant lequel mon père faisait la moue en mâchonnant le vers « boulonné sur son socle rocheux » – il s'agissait du Mont Saint-Michel – tout en cherchant avec effort un compliment agréablement tourné et même circonstancié) mais un homme dans le besoin. J'ai retrouvé un peu plus tard le laudanum dans de Quincey traduit par Baudelaire et chez Artaud, j'étais alors déjà un jeune homme, qui disait que le laudanum calmait la souffrance des nerfs.

- 4 J'étais gamin et je jouais beaucoup, j'intégrais tout ce que je découvrais et entendais à l'univers de mes jeux, je faisais passer mon nounours à la chambre à gaz comme Caryll Chessmann dont la lente agonie dans un couloir de la mort, une spécialité américaine, avait tenu l'affiche pendant très longtemps, avec un parfum à la lavande. À la même époque, j'ai rempli des fioles de médicaments (j'ai toujours pris beaucoup de médicaments, ah ! les merveilleuses ordonnances d'autrefois avec des colonnes entières de médicaments !) de divers produits que j'étiquetais avec les noms de drogue recopiés sur mon papier jaunâtre. La farine faisait la cocaïne, la chicorée faisait l'opium dont j'avais une idée visuelle grâce aux *Cigares du pharaon*. La possibilité de la drogue me suffisait pleinement, sa réalité ne m'intéressait en aucune façon, ce n'est que plus tard après le bac que je me suis intéressé, sans d'ailleurs m'y intéresser vraiment, aux drogues ; je n'aurais jamais eu l'idée de cosigner l'appel du dix-huit joint des copains Libé qui allaient tous devenir des piliers de ministères, des rebelles inoffensifs et soumis de l'espèce la plus prisée, mais il était difficile de s'en désintéresser complètement au début des années soixante-dix. C'était presque une affaire de savoir-vivre et on ne pouvait pas plus refuser de tirer sur un joint qu'on ne peut refuser de boire un thé à la menthe au Maghreb. J'ai toujours eu horreur de cette impression

arrachante que produit la fumée de H sur la trachée artère et des airs complices que prenaient ces faux affranchis en tétant leur *chilum*. J'ai toujours mieux aimé le vin, un bordeaux et évidemment beaucoup plus encore un bon bourgogne, mille fois supérieur au bordeaux malgré ce qu'en dit cet imbécile de Sollers, mais presque inaccessible à ma bourse, jadis comme aujourd'hui. (Entre temps, à force de répéter le *shâada* le soir, index levé vers le ciel en compagnie de mon champion de boxe marocain, je me suis converti presque involontairement à l'islam et je ne bois plus depuis le premier du mois de châabane (et sans avoir délibérément choisi ce jour, un vrai signe, comme me dit mon copain le champion marocain), une résolution tenue pendant tout le ramadan et qui déborde maintenant sur le mois de choul, mes textes sont toujours un peu anachroniques à cause de ma lenteur que m'a encore reprochée la muse de la revue, qui gronde gentiment les retardataires, j'ai obtenu pour celui-ci un délai jusqu'à ce dimanche où je termine en catastrophe. Mon problème, c'est que jamais ma pensée n'atteint la vitesse du *Weltgeschehen*, je mets trop de temps à prendre mon élan et, comme le célèbre oiseau de Minerve, je m'envole trop tard à la tombée de la nuit, parfois je suis touché par la grâce de l'à propos et de la présence d'esprit mais mon pli est ce différé suppliant : encore quelques instants monsieur le bourreau !, qui m'amène à reculer mes rendez-vous et à retranscrire inlassablement sur de nouvelles listes de « choses à faire » ce que je n'ai pas fait, certaines tombant dans le gouffre noir du hors délai comme ce « Berlin » que j'aurais dû faire pour la collection « Petite Planète » du Seuil et que, après avoir épuisé tous les délais accordés, je n'ai pu remettre à temps. Donc c'est un peu comme entre deux épisodes de Dallas, il peut arriver que des choses aussi importantes que ma conversion à l'islam (dont les lecteurs de ce texte ont la primeur) ou l'abandon des boissons alcooliques se produisent entre le début et la fin de la rédaction d'un texte de 15 000 signes ou écarts.

- 5 J'ai failli tâter de la mescaline ; j'avais pris rendez-vous avec un Arabe de mine assez patibulaire dans les WC en sous-sol d'un café de la place de la République et il m'a filé dans la main, alors que nous pissions tous les deux côte à côte, la gélule blanche censée contenir de la mescaline. Mais le misérable miracle n'eut pas lieu car la gélule ne contenait que de la farine ou de la lessive (je l'avais payée cent francs de l'époque, une somme).
- 6 Quant aux seringues, j'en avais été dégouté très jeune par mon copain Johann Markou, fier garçon, désespéré comme Jacques Vaché et très amateur de fourberies drôles, qui au réveil s'injectait son héroïne puis aspirait du sang pour bien rincer la seringue et se la réinjectait, un spectacle difficile à l'heure du café matinal auquel je me dérobaï parfois en allant « faire les courses », c'est-à-dire en allant lui acheter une dizaine de boîtes de Néocodion sous le regard soupçonneux du pharmacien.
- 7 J'ai assisté à une soirée d'avant-départ pour l'Inde chez Alain Pacadis (la seule fois que je l'ai rencontré), qui avait dans son ashram parisien un lustre Louis XV en cristal énorme et qui, en raison de la bassesse de plafond de sa piaule, rasait la moquette toute charbonnée de brûlures de joints, en compagnie d'un militant socialiste pédophile, qui avait tout à fait la tête de faux témoin des socialistes qu'on a connus par la suite et qui essayait de lever un biquet-tapin de quatorze ans sans trop oser car, bien sûr, il voulait bien se livrer au stupre mais il aurait, en bon socialo, aimé être protégé par une immunité de type parlementaire, ministériel ou présidentiel ; Pacadis qui, à l'époque, avait été chargé (c'était son service militaire, je crois qu'il avait passé ainsi) par le ministère des Armées des fresques historiques à peindre pour le bicentenaire de

Napoléon, je devais le croiser d'innombrables fois dans ma vie de noctambule sans jamais qu'il soit en état de me reconnaître, devait mourir assassiné par son amant qui voulait le soulager de la souffrance de vivre.

- 8 Il en est allé tout autrement des cinq ou six doses de LSD que j'ai absorbées entre l'âge de vingt et vingt-cinq ans, sous forme de cristaux ou de buvards (il y avait toute une terminologie gourmande pour le shit et les acides, avec ses qualités, ses grands crus, qui ne déparait pas la préoccupation gastronomique traditionnelle du bon Français, personnage pourtant honni, que colorait d'un supplément d'âme, pour parler comme cet escroc de Malraux, une pensée gnostique de la chose dont l'évangile, *Acid test*, retrouvé à Nag Hamadi par Timothy Leary faisait office de livre de spiritualité pour ceux dont bientôt la vie ne serait plus que la liste des courses qu'ils auraient à faire et le planning des réunions de la semaine). L'époque découvrait la mystique aux couleurs exotiques, orange vif comme les *Hare Krishna* qui remplissaient du bruit de leurs sonnaillles les rues du Quartier latin, noir de laque comme ce petit autel bouddhiste devant lequel j'avais été invité à me recueillir par un Asiatique rencontré au café des Arts et métiers et à découvrir les vertus de la méditation qui avait délivré toute une volée de femmes quinquagénaires hypocondriaques de leur psoriasis et de leurs spasmes du colon, à moins que cette spiritualité ne vienne brûler dans une petite flamme comme celle que voyait en permanence, depuis son adhésion à je ne sais quelle secte, entre ses yeux un garçon qui avait tout à fait l'air du ravi de la crèche provençale que j'avais rencontré entre la station de métro Saint-Michel et la station Cité. Le premier acide que j'ai avalé, c'est un certain Pascal qui me l'a offert (ou fait payer plutôt je crois, la générosité étant une chose en général peu connue des Frankaoui et en particulier des Frankaoui « tendance super-petit-joint-dément » qui ressemblaient comme deux gouttes d'eau au « bourgeois du XIX^e siècle » tant haï par ce pauvre con de Flaubert qui en était un sans le savoir tout comme nos soixante-huitard bringueurs et révolutionnaires étaient dans l'âme des notaires, ce que leur avait suggéré, dans un chuchotement, Jouhandeau devant les fenêtres duquel ils étaient allés faire un monôme), il s'appelait Pascal, il avait dix-sept ans et moi j'en avais vingt-et-un ou vingt-deux, je l'avais rencontré (on se rencontrait et puis on ne cessait de se croiser et de se recroiser pendant plusieurs semaines à cette époque) au Cloître ou au Poly Magoo (il y avait une affiche de femme à la carabine sous-titrée qui a tué Poly Magoo – je pense, sans m'encombrer de transition, à Bloody Mama, un film que j'ai adoré où on voyait une mère entreprenante et autoritaire entraîner sur la voie du crime ses idiots de garçons dont l'un ne cessait de tomber de sa chaise à la renverse après s'être shooté), ces établissements de la rue Saint-Jacques qui existent toujours, ou existaient encore il y a un ou deux ans, et n'ont pas tellement changé – c'est le quartier entier et la France entière qui a changé – étaient les hauts lieux des ivresses lysergiques, et cet acide m'a laissé un souvenir inoubliable. On a d'abord senti une curieuse sensation intérieure de mastic chaud et vibrant puis, c'est le sol qui, lorsque nous sommes arrivés à hauteur de l'église de la Trinité, s'est mis à s'amollir exactement comme dans *L'Étoile mystérieuse* le macadam fond à l'approche de l'astéroïde, et je rebondissais à chaque fois que je mettais le pied par terre sur un sol élastique comme un trampolino. Je regarde par le vasistas et à la place du Sacré-Cœur je vois un bouledogue qui fume la pipe (sans doute une réminiscence de l'enseigne du « Chien qui fume » aux Halles où il m'est arrivé à l'époque de finir la nuit). Je manipule un livre, un geste réflexe chez moi, et en passant mon pouce sur la tranche comme on le fait d'un flip-book, je vois des milliers de lettres de toutes les couleurs s'échapper du volume comme une poignée de confettis

un jour de quatorze juillet. J'ai revu quelques mois après Pascal, son père qui avait l'air d'un Français de Cabu, s'était tué en moto en bas de chez lui, rue Blanche, et Pascal, durement semoncé par le destin, avait une copine, « avait battu en renonce » comme traduit Pélieu une expression de Burroughs, s'était rangé. (J'ai toujours trouvé l'acide anti-érotique au possible, il y a une coïncidence de soi avec soi et de soi avec le monde qui vous met totalement à l'abri du sentiment de manque de la complémentaire harmonique. Mais, sous LSD, on est très sensible en revanche à la vexation et comme il m'avait dit qu'il avait fait l'amour entre deux de nos rencontres lysergiques avec un très bel Italien, j'avais clairement compris à sa manière d'appuyer sur le pronom « lui » et sur le mot « beau » qu'il voulait dire pas comme toi. Il faut dire que longtemps je n'ai pas eu de chance dans la séduction.) Une autre fois avec ma vieille copine Michèle, une fille de la campagne charentaise qui ne s'est jamais vraiment bien adaptée à la vie parisienne, et le fameux Johann Markou dont je regrette d'avoir perdu les manuscrits qu'il m'avait confiés (ou peut-être les a-t-il repris, oui, je crois que c'est plutôt ça car il n'aimait pas disperser ses maigres possessions) qui se nommait plus prosaïquement Patrick Martin de son vrai nom, ce n'étaient plus les perceptions qui étaient modifiées, c'étaient les convictions (mais je ne sais pas ce que cette métamorphose devait à l'ironie consciente) nous nous trouvions dans la BNP de la rue Bergère, ancien Comptoir d'escompte de la ville de Paris (j'avais rencontré sur la terrasse de Mailly-le-Château un vieux monsieur qui avait fait toute sa carrière dans cet honorable établissement bancaire dont il gardait un souvenir ému de bon serviteur comme on en voit dans le théâtre russe, devant un paysage offert depuis un point éminent et idéal (mon copain Laurent Massénat a fait un beau travail dans ce même coin sur le *Paysage idéal*) tels que je les aime – un goût que je partage avec Mounaïm, mon copain boxeur, on cherche toujours les hôtels avec « vue très magnifique » – au-delà d'un muret où j'avais vu étant gosse quand nous allions rendre visite à notre cousine institutrice un gamin passer à vélo sur le faite de ce muret qui donnait sur un véritable abîme et moi qui ai toujours été vertigineux j'en garde encore le frisson – cette copie terrestre du paradis céleste n'est finalement associée dans mon souvenir qu'à des représentations effrayantes puisque l'autre souvenir que je garde de ces visites au cours desquelles on ouvrait des boîtes en métal contenant des boudoirs ou des tuiles aux amandes, c'est la représentation d'une pièce de théâtre (du genre théâtre de l'absurde) par des élèves, où un homme allongé sur l'asphalte attendait devant ses camarades alignés au bord de la route, avec une froide détermination, qu'une voiture vienne l'écraser) où, selon un délire collectif, comme en a analysé Clérambault – c'est précisément d'un délire à trois qu'il parle, trois sœurs si je me souviens bien –, nous nous étions peu à peu persuadés (mais sans doute avec une certaine dose de mauvaise foi) que cet édifice, qui est l'un des points culminants de l'architecture bancaire à Paris, contenait le tombeau de Lénine.

- 9 Là s'arrête ma fréquentation de la drogue, car j'ai pris peur et j'ai craint qu'à trop méditer sur l'axolotl, je ne finisse, comme dans la nouvelle de Cortázar, par me retrouver de l'autre côté de la vitre, si j'excepte une expérience paradisiaque d'opium dissout dans du thé brûlant et terriblement amer à boire, avec Markou encore, et où le monde était tout à fait comme le paradis évoqué par Benjamin d'après une légende hassidique, à savoir exactement semblable au monde que nous connaissons mais pourtant un tout petit peu différent, les poissons du marché Mouffetard scintillaient d'un éclat doux et ces poissons étaient à la fois morts et vivants, ils étaient dans l'éternité. La matière semblait soumise à un processus de combustion lente et douce qui n'entame pas la matière consumée et rayonne sans aucune dépense d'énergie. J'ai pris

la ferme décision de ne jamais en reprendre car je n'étais pas sûr du tout (et ne le suis toujours pas) que j'aurais été capable de « mater » l'opium comme le vieux Gisor de la *Condition humaine* de Malraux et je ne tenais pas non plus à finir en vieil imposteur poly-intoxiqué comme le ministre dont De Gaulle disait : « Nuageux avec quelques éclaircies. » J'ai repris du haschich parfois par sens des convenances puisque je fréquente surtout des jeunes gens et qu'il prennent tous plus ou moins du H et d'autres drogues qui ne leur conviennent d'ailleurs pas, leur atavisme étant plutôt l'alcoolisme. On ne peut prendre, comme on va le voir, de l'opium et du haschisch que si l'on est un Oriental, et je finis par me demander si la théorie d'Ibn Khaldûn sur l'habitus linguistique qui fait qu'un Franc ne parlera jamais un arabe convenable (ce dont je suis en train de faire la pénible expérience) n'est pas transposable au domaine de la drogue.

- 10 J'ai aussi pris quelques Picon-Mandrax pour reprendre l'expression par laquelle j'aimais paraphraser avec un rien d'une gouaille qui me va comme un tablier à une vache, l'usage fort en vogue à ce moment du Picon-bière, le Mandrax était un puissant somnifère, qui a été retiré très vite de la vente tant ses vertus désinhibitrices enchantaient ses consommateurs, auquel j'ai goûté à Combloux où j'étais pour une cure en raison de troubles respiratoires (mon grand-père Leymarie, un noceur et un pauvre être inconsistant, dont mon frère semble avoir tout hérité le caractère pâte-à-modellesque, qui, intelligent et charmeur, est allé doucement à la catastrophe en passant de fille de joie en fille de joie, restait des saisons entières à la Bourboule, pour soigner son asthme, à fumer, à boire et à s'endetter au casino, un texte lui est en partie consacré dans mon *Bréviaire de la vie chez soi et non loin de chez soi* (« Le périmètre de vie »), un peu comme mon frère il n'a fait que des conneries dans sa vie et j'avais hérité d'une minuscule coupure de journal toute jaunie qui relatait les méfaits de son fils, né de son dernier et fatal mariage, qui avait vendu je ne sais quels appareils qui avaient explosé et blessé ses victimes, ce qui lui avait valu un emprisonnement. J'ai réitéré l'expérience dans ma chambrette du 8, avenue Victoria que m'avait passé Gilles Diné, pensionnaire aussi de Combloux, adepte du « déterminisme absolu », comme il disait, qui se confondait pour lui, et comme il est logique, avec un fatalisme absolu et que j'ai rencontré de loin en loin au cours des âges selon un mode de réapparition qui est exactement celui du comte de Saint-Germain, j'ai fait alors un « Protokoll » de cette prise de Mandrax pour imiter Walter et ses amis qui prenaient de la drogue mais selon le saint rite du *Seminar* de la *deutsche Universität*, avec protocoles croisés, celui du preneur de drogue et celui de l'observateur, chacun faisait le sien, et en le relisant très récemment tout m'a paru faux dans ce que j'avais écrit. Je me suis félicité à cette occasion de ma procrastination qui fait qu'à presque 52 ans je n'ai toujours publié aucun livre mais qui m'a épargné de dégoiser des conneries qui seraient affreusement démodées comme presque tout ce que j'ai relu, ces temps-ci, des choses publiées dans les années soixante-dix, en épurant ma bibliothèque.
- 11 Pour reprendre le fil de l'Orient, il me semble évident que le H et l'opium sont des drogues de l'Orient et qu'il faut le savoir complet et léger de la philosophie orientale, le posséderait-on sur le mode infus, pour s'y adonner sans le risque de devenir aussi idiot que la jeunesse de chez nous. Un esprit averti (mais je ne l'étais pas tellement) pouvait déjà pressentir au début des années soixante-dix à Amsterdam où je suis allé seul passer les fêtes de fin d'année, à deux reprises je crois, que le libéralisme protestant faisait mauvais ménage avec l'initiation à la pensée miraculeuse (j'entends par là la pensée qui vous fait comprendre que tout est miracle, que tout est apparition et disparition comme le notait Henri Thomas dans un ses carnets), tous les marchands de

H qui proposaient sur leur étal au Melkway (la voie lactée), que je préférais au Paradisio trop peuplé et trop bruyant, des petits paquets de drogues soigneusement emballés et honnêtement pesés sur leur trébuchet, faisait penser à ces honnêtes petits commerçants pesant leur or que l'on voyait sur les tableaux au Rijksmuseum ; on ne peut à la fois s'installer dans le dimanche de la vie et se propulser dans l'extase. Il faut penser contre Hegel, qui reste la philosophie officielle implicite de la modernité européenne, comme le montre bien Georges Corm dans *Orient/Occident, une fracture imaginaire*, que le réel ne se réduit pas à la présence et qu'il faut savoir penser ce qui est absent comme réel. On sait que la transcendance est dans le monde musulman si extrême qu'elle en serait insupportable si la création n'était en fait une création continue, et si la présence de Dieu n'était effective à tout instant, si tout n'était signe divin, si bien que la conception du temps qui en résulte est celle d'un temps césuré, où chaque coupure n'est en fait qu'une théophanie toujours renouvelée qui adoucit la cruauté d'une absence insupportable. C'est bien la leçon qu'on peut tirer de la drogue – les drogues dont j'ai parlé, je ne parle pas de l'ecstasy, du crack, de la cocaïne, la drogue de la République de Weimar, et des solvants que je ne connais pas – il n'y a pas de quiddité il n'y a que de la quoddité, pas d'essence nécessaire que de l'essence contingente, et rien d'irrévocable, la possibilité de tout le possible restant entière. Ce que nous voyons, ce sont des images qui se détachent des choses, une théorie que Benjamin dit plotinienne dans un texte dont je ne retrouve pas la référence, alors que je la croyais épicurienne, mais une dame très savante de la bonne société messine qui était dans la salle quand j'ai fait cet exposé m'a dit que Plotin était une auberge espagnole et qu'on y trouvait Épicure ainsi que tous les auteurs du monde antique, qui s'évanouissent comme des *fata morgana* et, se libérant ainsi de la création nécessaire, instituent la faculté d'imagination comme pièce maîtresse de la connaissance. Je me souviens, alors que je me trouvais dans la maison de coopérants français à Marrakech en 1982, avoir entendu un jeune homme sonner pendant plus d'une heure à la porte d'à côté, ce qui n'avait pas marché la première fois, ni la deuxième, ni la troisième et ainsi de suite pouvant très bien marcher la énième fois. Le « inch'allah » dont se gaussent les journaliers de tous bords et même certains bons spécialistes de l'islam est en fait une immense philosophie, où la volonté ne cesse pas d'exister du fait qu'elle est suspendue à une autre volonté, et cette volonté, au contraire, toujours rafraîchie, toujours rajeunie, peut toujours possiblement rafler la mise même après une série, qui a semblé infinie au perdant, de coups manqués.

- 12 « Pour approcher de plus près l'énigme du bonheur de l'ivresse, on doit encore une fois songer au fil d'Ariane. Quel plaisir dans ce simple acte : dérouler une pelote. Et ce plaisir est très profondément apparenté à celui du plaisir de l'ivresse et de créer. Nous avançons : mais nous ne découvrons pas seulement alors les méandres de la caverne où nous nous risquons, au contraire nous ne jouissons de ce bonheur de découvrir qu'en raison de cette autre félicité qu'on prend à dévider une pelote. Une telle certitude venant d'une pelote ingénieusement enroulée que nous dévidons – n'est-ce pas le bonheur de toute productivité, celle du moins qui prend la forme de la prose ? Et dans le haschich nous sommes, à la puissance suprême, des êtres de prose, jouissant. *De la poésie lyrique pas pour un sou*. [En français dans le texte] » Cette pelote qu'on déroule, c'est la création continue et c'est aussi le temps sans cesse interrompu, et quand on est un adepte du temps progressif, le temps du progrès, que Benjamin à la suite de Nietzsche a combattu avec tant de véhémence, la drogue vous fait « flipper » pour parler comme dans ma jeunesse, ou devenir « space » pour parler comme maintenant.

Il y aurait un vif intérêt à lire Benjamin par-delà cette coupure Orient/Occident, à renouer avec la philosophie orientale (*machrekia*) d'Ibn Sin^{١١٦٦}, au lieu de rapatrier Benjamin dans l'État-nation d'Israël comme il est de bon ton de le faire chez les gens du bel air de Paris en suivant sur ce point le très manipulateur Jakob Taubes, lesquels en général ne l'ont d'ailleurs pas lu. Il n'y a pas à rapatrier la pensée, à l'installer dans une patrie, et encore moins dans un État-nation ; comme me le faisait remarquer Rainer Rochlitz, que j'aimais beaucoup et dont j'ai appris hier la mort subite par arrêt du cœur, alors que je lui proposais de venir donner en tant que philosophe allemand une conférence à la faculté de Tunis où j'enseignais la philo, pour répondre à la demande de M. Mahjoub, le directeur du département, qui ressemblait à un gardien de prison et qui, d'ailleurs, était un gardien de prison, qui voulait faire venir Gadamer, l'illustre philosophe ayant déjà la centaine bien sonnée, j'avais pensé que son cadet Rainer pourrait satisfaire l'appétit de philosophie allemande du maître des lieux, et Rochlitz m'avait répondu avec l'air sérieux et gentil qui était le sien qu'il n'était pas un philosophe allemand. La promesse d'aller au paradis, d'aller tous au paradis, ce qui est la définition de l'apocatastase dont Michel Polnareff a donné l'expression populaire dans sa célèbre chanson « On ira tous au paradis, qu'on soit béni, qu'on soit maudit, on ira tous », un paradis qu'on peut apercevoir en entrebâillant les épaisses tentures qui nous le cachent grâce à l'officieux éCLAIREUR qu'est le H, mais on peut aussi le connaître, comme Benjamin l'écrit dans « Le surréalisme, dernier instantané de l'intelligentsia européenne » (pour reprendre le titre justement rectifié par Rainer), dans le cadre d'une « propédeutique [moins] périlleuse », comme la religion, ou même la simple lecture, ou encore, dans une version qui atteint au plus grand dépouillement, dans le pur exercice de la pensée.

RÉSUMÉS

Une approche personnelle de la drogue et une lecture des textes de Benjamin sur la drogue.

A personal approach of the problem of drug and an interpretation of the texts about drugs by Benjamin.